

La guerre aux pauvres



Sur France Travail et autres joyeusetés

« Maintenant que toutes ces belles journées d'été et d'automne sont passées, que vous n'avez toujours pas d'emploi, et donc rien mis de côté ; maintenant que l'hiver souffle du nord et que toute la terre est ensevelie d'un linceul de glace ; n'écoutez pas la voix de l'hypocrite qui vous dira qu'il a été ordonné par Dieu qu'il "y aura toujours des pauvres au milieu de vous", ou à l'arrogant voleur qui vous dira que "si vous n'avez rien maintenant, c'est que vous vous êtes saoulés avec vos payes l'été dernier quand vous aviez du travail", que "le foyer ou le chantier est trop bon pour vous", que "vous devriez être fusillé". [...] vagabonds affamés qui lisez ces lignes, pouvez faire vôtres ces petites méthodes artisanales de guerre que la Science a mis entre les mains des pauvres gens, et vous reprendrez alors le pouvoir, ici ou dans tout autre pays. Apprenez l'usage des explosifs ! »,

Lucy Parsons

« Voyez, la sentine de l'usure, du vol et du brigandage, ce sont nos princes et seigneurs. Ils s'approprient toutes les créatures. Le poisson dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les plantes sur le sol, tout doit être à eux. Ensuite, ils répandent parmi les pauvres gens le commandement de Dieu : tu ne voleras point. Mais cela n'est point à leur usage. Ils écorchent et tondent les pauvres laboureurs et artisans, cependant, dès qu'un pauvre s'en prend à la plus petite chose soit-elle, il est pendu et le docteur Menteur dit : Amen. Les seigneurs se chargent eux-mêmes de faire des pauvres leurs ennemis. S'ils se refusent à supprimer la cause de la révolte, comment veulent-ils supprimer la révolte elle-même ? Si l'on me dit à cause de cela que je suis un rebelle, eh bien soit, je suis un rebelle »,

Thomas Müntzer

Pendant que les guerres ravagent le monde, en Ukraine, en Palestine, au Yémen, au Soudan et ailleurs, engraisant les industries françaises d'armement, une autre guerre moins sanglante et plus insidieuse fait rage ici-même, en France. La guerre aux pauvres n'est pas nouvelle. Elle est même à la base de nos sociétés capitalistes. En revanche, elle s'intensifie ces dernières années, notamment sous les deux mandats de Macron, correspondant au resserrement de vis nécessaire au maintien du capitalisme vécu partout sur la planète.

France Travail (famille, patrie)

La nouvelle réforme contre les chômeurs, chômeuses et RSAstes n'est que la dernière offensive du patronat et du gouvernement. La création de France Travail vise à centraliser plusieurs opérateurs sociaux en une seule unité, pour améliorer le contrôle et la répression des pauvres. Les personnes handicapées bénéficiant de l'Allocation aux Adultes Handicapés, les RSAstes, les chômeurs et chômeuses, et même les conjoints des chômeurs et chômeuses pointeront tous et toutes à France Travail.

Pour mémoire, Pôle emploi provenait déjà d'une fusion des ASSEDIC, qui versaient les indemnités, avec l'ANPE, en charge d'aider à la recherche d'emploi. Le résultat a été rapide, avec un virage répressif. Ce qui présidait jusque-là au fait de toucher des indemnités relevait d'une règle simple : à partir du moment où vous aviez travaillé, les agents ASSEDIC versaient les allocations. Avec l'arrivée des logiques de l'ANPE dans cette nouvelle entité, les allocations

étaient désormais conditionnées à diverses obligations expérimentées au fur et à mesure : preuves d'une recherche active d'emploi, participation à des stages, acceptation des « offres raisonnables d'emploi », assiduité pour les rendez-vous avec les conseillers, etc. Ce sera bien pire avec France Travail. Là où règnent les conditions modernes d'employabilité, s'annonce une accumulation de contrôles CAF et autres radiations.

La grande trouvaille de cette réforme ? **Instaurer le travail obligatoire. Le RSA comme l'ensemble des minimas sociaux seront soumis à une activité de 15h**



hebdomadaires (pour un peu plus de 500 euros mensuels). France Travail invente le tarif horaire en-dessous du SMIC. Evidemment, cela va uniformiser vers le bas aussi bien toutes les allocations que les salaires, dans un contexte d'inflation.

Pour rappel, un tiers des personnes ayant droit au RSA ne le réclament pas. La démarche est compliquée, volontairement maintenue opaque, et les contrôles sont très intrusifs. Pour autant, la réforme vise à combattre la fameuse fraude sociale : **en 2022, la Caisse d'Allocations Familiales a recensé 350 millions d'euros de versements frauduleux, année record. A titre de comparaison, la fraude fiscale des cols blancs est estimée à environ 100 milliards d'euros par an en France.**

L'objectif visé par la création de France Travail est de faire en sorte que chacun et chacune soit obligé de s'adapter aux besoins du patronat et aux aléas du marché de l'emploi. France Travail sera un grand marché de l'emploi, où les agences intérim et les sous-traitants règneront en maîtres. Au passage, nos vies seront encore plus réduites à un rouage interchangeable de l'économie. **Nos rêves, nos passions, nos fragilités ne comptent pas, et nos vies peuvent être broyées pour les profits de quelques-uns et unes.** La solidarité, quant à elle, ne doit plus exister : c'est le règne du chacun et chacune pour soi, un point c'est tout.

Un contexte d'offensives du patronat et du gouvernement

Il faut remettre cette énième réforme dans un contexte plus large d'offensives du patronat, du gouvernement et des défenseurs et défenseuses de ce système en général : **les réformes du Code du travail à l'avantage des employeurs, le renforcement des contrôles et des radiations des Caisses d'allocation familiales et de Pôle emploi (bientôt France Travail), l'allongement de l'âge de départ à la retraite, la destruction du système de santé, le durcissement des peines de prison, les augmentations des prix des loyers, etc.** En 2023, un tiers de la population déclare ne pas réussir à faire trois repas par jour et près de la moitié se priver de certains actes médicaux faute de revenus suffisants. La guerre aux pauvres est tous azimuts.

Il ne faut pas oublier la dernière réforme du chômage en 2021. Un

nouveau système de calcul des allocations a été mis en place, baissant les indemnités et raccourcissant la durée d'indemnisation. Avec la création de France Travail, ça va être pire : gouvernement et patronat se torchent le cul avec le calendrier et fixent à 30 jours le paiement des indemnités journalières. Auparavant, le montant variait selon les mois à 30 ou 31 jours. Cette mesure vise à s'aligner vers le bas. Il n'y a pas de petites économies sur le dos des pauvres...

Surtout, cette réforme a transformé le système du chômage, en le faisant passer d'un système assurantiel (où on ne fait que toucher un salaire différé provenant de ses cotisations versées quand on travaille) à un système d'assistance publique centralisé par l'Etat. **Le chômage serait ainsi une sorte de cadeau fait par l'Etat. Il n'en est rien, c'est une maigre compensation qu'on s'auto-finance mutuellement quand on travaille.**

L'accumulation primitive : dès le départ, la guerre aux pauvres

Cette guerre aux pauvres s'inscrit dans une longue tradition et dans l'histoire du capitalisme. Probablement vivons-nous un retour à ses périodes les plus brutales.

Qu'est-ce que le capitalisme ? C'est un système d'accumulation du capital, c'est-à-dire faire de l'argent avec de l'argent. La finalité de faire circuler des marchandises n'est pas de répondre à des besoins ou d'être utile, mais bel et bien de générer des bénéfices. La plupart des êtres humains est donc réduit au rang de travailleur et travailleuse, c'est-à-dire à de l'énergie humaine exploitée pour faire de

l'argent. Chacun et chacune est transformé en simple outil, point barre.

Evidemment, ça ne s'est pas fait comme ça. La naissance du capitalisme a pris du temps (plusieurs siècles, en gros entre le 14^{ème} et le 19^{ème} siècle). On appelle ce long moment celui de l'« accumulation primitive ». Le capitalisme émerge dans et par un bain de sang, où tous les moyens sont bons, du massacre à la corruption : « **c'est le fer et le feu qui ont été à l'origine de l'accumulation primitive**, rappelle l'anarchiste Carlo Cafiero ; c'est le fer et le feu qui ont préparé au capital le milieu nécessaire à son développement, la masse de forces humaines nécessaires à l'alimenter ». Cette étape nécessaire requiert une intervention constante de l'Etat et de ses capacités de contrainte et de violence.

Comment une masse énorme de personnes a été transformée en travailleurs et travailleuses obligés d'aller se faire exploiter pour gagner leur vie ? Ce sacrifice a été permis par la privation de ces personnes de leurs moyens de subsistance. Les paysans et paysannes sont ni plus ni moins expropriés de leurs terres par des grands-propriétaires. Errant parce que se retrouvant sans terre, l'Etat promulgue des lois contre le vagabondage et la mendicité. Les peines sont souvent des peines de travail obligatoire.

L'accumulation primitive débute donc par une immense expropriation, les laissant seuls avec leur force de travail et l'obligation de gagner leur vie sous le commandement de patrons, mais aussi sans possibilité de tirer une quelconque subsistance par eux et elles-mêmes, et

donc contraints d'aller acheter tout ce dont ils et elles ont besoin. « Au fond du système capitaliste, dit Karl Marx, il y a donc **la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production** ». Il n'y a plus de bout de terrain sur lequel se faire pousser quelques denrées pour ne pas crever de faim. Le prolétariat, c'est-à-dire l'ensemble de celles et ceux qui ne possèdent que leur force de travail pour subvenir à leurs besoins, peut ainsi naître.



Le capitalisme peut se développer uniquement parce que des grands-propriétaires fonciers s'accaparent les terres autrefois collectives, laissant une masse de paysans et paysannes sans terre dans l'obligation d'aller vendre leur force de travail. On appelle ce processus le mouvement des enclosures, qui est un point de départ essentiel à la mise en place de la logique capitaliste. Mais ce n'est pas le seul. L'accumulation primitive n'est pas seulement un arrachement de la propriété du sol des mains de la masse laborieuse des campagnes européennes, mais une

immense expropriation de terres à travers le monde. Allons plus loin, **l'accumulation primitive est à la fois le mouvement des enclosures, le féminicide des sorcières, la traite négrière, la colonisation et l'institutionnalisation du racisme. Il en découle que la question sociale n'a jamais été réduite à une lutte entre travailleurs, travailleuses d'un côté et capitalistes de l'autre, ou même entre riches et pauvres : elle inclut dès le départ la domination masculine, le racisme, le contrôle de la sexualité et de la vie quotidienne.**

La construction des Etats-Unis est peut-être une caricature de cette trajectoire. Elle se fonde d'abord sur le génocide des Amérindiens, ensuite sur l'esclavage auquel la ségrégation raciale va succéder, et enfin sur une exploitation brutale du prolétariat. Il faut y ajouter encore l'oppression des femmes dans la sphère domestique. Une bonne partie des manœuvres politiques et des injonctions morales a consisté à éviter des rapprochements entre ces différents groupes. De telles associations ont tout de même parfois eu lieu, suscitant de puissantes révoltes et des situations amplement ingouvernables. Les Séminoles, peuple autochtone de l'actuelle Floride, sont ainsi largement composés d'esclaves afro-américains en fuite. Les serviteurs blancs se sont souvent faits la belle et ont rapiné avec des esclaves noirs évadés. Les femmes se sont largement emparées de la cause anti-esclavagiste quand elles ont commencé à lutter pour leurs propres

droits. Howard Zinn a admirablement relaté ce moment de l'accumulation primitive dans les premiers chapitres d'*Une histoire populaire des Etats-Unis* (1980). Il rappelle au passage les guerres de conquête de l'Ouest américain, de l'annexion du Texas, de la colonisation des Philippines et de Porto-Rico, les multiples incursions armées partout dans le monde. La richesse de la première puissance mondiale s'est bâtie sur un amoncellement de cadavres.

Le capitalisme est né par le fer et par le feu. Une fois la dynamique installée, le mode de production capitaliste n'a plus besoin d'un tel recours à la force – si ce n'est ponctuellement quand elle s'enraye. Un mécanisme froid et implacable s'est mis en place. L'éducation, l'habitude, la pression de la concurrence sur le marché du travail, les contraintes matérielles liées à l'obligation de gagner sa vie suffisent presque à alimenter cette logique effroyable, laissant sur le bord de la route des millions d'affamés, de sans-abris et d'exilés. La terreur, plus ou moins explicite, est le fonctionnement *normal* du capitalisme. Toutefois, sous la « terreur blanche » – dans le même sens qu'il existe une « torture blanche » qui n'agresse pas directement le corps physiquement mais détruit d'abord psychologiquement avec des effets physiques sur le long terme – se cache toujours celle plus sanglante de l'accumulation primitive. C'est pourquoi le racisme, le patriarcat et les oppressions paraissant vieillottes par rapport à la modernité du capital finissent toujours par resurgir,

particulièrement en temps de crise.

Une partie de la masse des travailleurs et travailleuses est devenue superflue

France Travail répond à un besoin des défenseurs et défenseuses de l'ordre existant. Le capitalisme a sa propre dynamique et n'en est plus au même point qu'au moment de sa naissance. Si pour son émergence, le système a eu besoin d'énormément de gens à exploiter, ce n'est plus le cas aujourd'hui – surtout sur une planète de plus de 8 milliards de personnes. **La logique du capitalisme est de produire toujours plus avec toujours moins de travail (c'est ça, la productivité). Le système a de moins en moins besoin de main d'œuvre** : il y a du surnuméraire, des gens en trop. La crise économique n'est donc pas le fait d'une mauvaise distribution de la richesse ou de la spéculation boursière. En réalité, l'augmentation de la richesse matérielle (dans les poches de quelques-uns et unes) correspond en même temps à un appauvrissement matériel et affectif général.

Ce qui permet de créer de la valeur dans le capitalisme est la dépense d'énergie humaine. La valeur dépend du temps de travail nécessaire. La finance, quant à elle, est fausement déconnectée de ce principe. Elle est en réalité un pari sur l'avenir : il s'agit de miser sur du travail pas encore effectué, mais à venir. La création de valeur se fait donc sur une base fictive. Fictive, mais néanmoins force sociale réelle dans le capitalisme : de l'argent issu du travail dans une usine

ou de titres d'une banque reste de l'argent.

Le capitalisme, arrivé où il en est, crée du surnuméraire. Il s'appuie sur des infrastructures matérielles de plus en plus automatisées, une accélération des cadences et de la pression managériale augmentant la productivité (moins de personnes produisent davantage), des processus de valorisation – faussement – détachés du travail concret (logiques financières). Si autrefois les paysans ont été remplacés par les agriculteurs et transformés en ouvriers, eux-mêmes remplacés par des machines et convertis en employés, le capitalisme en est aujourd'hui à réduire les couches intermédiaires de l'architecture capitaliste (les cadres) ou à remplacer les banquiers et les traders par des algorithmes. **Il y aura toutefois toujours besoin de main d'œuvre, mais encore plus prolétarisée, interchangeable et transformée en fournisseuse de services à la demande, dont les livreurs à vélo sont les emblèmes.**

Le travail qui nous reste, si on n'est pas du bon côté du porte-monnaie ? Faire les petites-mains, travailler à la tâche pour des miettes ou se dépasser constamment dans des activités robotisées. La masse des superflus est là pour nous rappeler sans cesse de ne pas nous plaindre et entretenir la peur de perdre son emploi : dans ce monde basé sur la survie, où tout se négocie sur le marché, il faut se vendre et performer pour décrocher un emploi, c'est-à-dire le droit de se faire exploiter. Au passage,

cela renforce les gains de productivité, et par voie de conséquence le nombre des superflus. Le capitalisme est une machine infernale.

L'économie se financiarise davantage, parallèlement au développement du numérique et de la robotique. Les métropoles mondialisées et interconnectées se modernisent en même temps, créant un nouvel espace du pouvoir. Celui-ci s'appuie sur une masse de travailleurs et travailleuses interchangeables, discrets et asservis, vivant dans ses marges immédiates. Se développe en même temps la soustraction globale des activités industrielles dans des régions à faible coût et sans réglementation ou presque (Chine, Bangladesh, Myanmar, Viêt-Nam, Turquie, etc.). C'est ainsi qu'une directrice commerciale d'une enseigne comme Pimkie peut se vanter de ne plus avoir besoin de mettre d'antivols à ses fringues, système trop coûteux : le prix de revient d'un vêtement, c'est-à-dire ce qu'il a coûté avant son arrivée en magasin, est de seulement quelques euros. Une marchandise qui a été fabriquée à l'autre bout du monde, avec une matière première souvent originaire de France, et qui a été transportée sur plusieurs océans ne coûte rien, mais rapporte gros. Les marges sont tellement importantes (en gros, une fringue qui a coûté 3 ou 4€ est vendue 15 ou 20€) que les quelques miettes perdues par les vols à l'étalage ne sont pas grand-chose.

Le capitalisme dissimule toujours davantage l'exploitation des êtres et des matières sur lesquels il

repose. Il lui faut cacher l'immense quantité de travail abrutissant nécessaire à sa bonne marche. La force arrachée aux milieux naturels est elle aussi dissimulée. Il y a toujours plus besoin de ressources nécessaires aux infrastructures des systèmes de flux de données et aux machines (pétrole, sable, eau, minerais rares, terres, etc.). C'est ce qui explique aussi une économie internationale davantage belliqueuse, les enjeux géostratégiques suscitant des tensions. Bref, la destruction du vivant et la dureté des rapports sociaux sont mises sous le tapis.

**Travailler
nuit
gravement
à la santé**

Même si du travail, de plus en plus déqualifié et intensifié, est nécessaire, la mécanisation, l'automatisation et les technologies de management suscitent des gains de productivité énormes : il est possible de produire toujours plus avec toujours moins de travail. Les innovations proviennent essentiellement des processus de production qui permettent des gains de productivité gigantesques. L'arrivée des systèmes dits d'Intelligence Artificielle va encore accélérer le processus.

Il se produit un décalage. **Ce ne sont plus les travailleurs et travailleuses la principale force productive, mais les innovations technologiques. La possibilité la plus simple pour continuer à accumuler de la valeur est alors de parier sur l'avenir, c'est-à-dire recourir aux**

produits financiers et s'endetter toujours davantage. Il faut aussi, pour les défenseurs et défenseuses de ce système, revenir sur les politiques redistributives du compromis fordiste, c'est-à-dire mener des politiques d'austérité, puisque ce sont les budgets publics et les banques centrales des Etats qui garantissent l'accumulation par la finance et la recherche et développement des nouvelles technologies. Au besoin, l'Etat pourra même sauver les banques privées en socialisant les pertes, c'est-à-dire sur le dos des contribuables.

Les seules transformations des moyens de production ne sauraient seuls provoquer de tels bouleversements. Il faut aussi l'assistance de la puissance de l'Etat. Le tournant vers le néolibéralisme des années 1970-1980 est justement le déploiement des forces politiques et idéologiques la garantissant. La stratégie est de concentrer les richesses et de réviser les politiques redistributives du compromis fordiste en s'appuyant sur les capacités répressives de l'Etat. Il suffit de se rappeler le coup d'état de Pinochet au Chili en 1973 ou l'écrasement des grèves ouvrières de 1984 et 1985 en Grande-Bretagne par le gouvernement Thatcher.

La finalité du projet capitaliste aujourd'hui, c'est donc l'accélération des gains de productivité jusqu'à la disparation même du temps de productivité et par extension de toutes contraintes : dès lors, c'est l'être humain lui-même qui devient superflu. L'idéologie transhumaniste, largement

adossée à l'idéologie libertarienne des grands patrons des nouvelles technologies et de la Silicon valley, n'en est qu'une forme d'expression. C'est aussi pour cette raison que le mythe d'un capitalisme tendant naturellement vers des régimes de démocratie libérale s'est effondré. Les Modi, Trump, Bolsonaro, Duterte, Orban, Meloni, Milei ont fini de l'achever. C'est tout le contraire aujourd'hui : les démocraties libérales penchent toutes vers l'autoritarisme le plus arbitraire, tandis que les dictatures prospèrent. La France n'est pas en reste, où Macron et son gouvernement, avec l'appui des élites économiques et culturelles, enchaînent des réformes ultralibérales contre les populations tout en mettant en place le programme de l'extrême-droite en matière de sécurité et d'immigration. Tout nous pousse en fait vers **une nouvelle brutalisation des rapports sociaux** – à moins de faire rupture avec l'ordre existant.

Qui sont les pauvres ?

Les pauvres, ce sont tous les gens exploités dont la vie est appauvrie par le système capitaliste. Ce ne sont pas seulement celles et ceux qui ont du mal à se nourrir ou se loger – ce qui représente déjà beaucoup de monde. Ce sont aussi toutes celles et ceux dont l'existence est sans cesse attaquée par l'impératif de gagner sa vie, dont les décisions qui vont jouer sur leur vie leur échappe et sont prises par d'autres qui s'imaginent supérieurs. Ce sont toutes celles et ceux qui sont dépossédés de leurs

désirs, de leurs corps, de leurs décisions et de la finalité de leurs activités.



C'est l'infirmière qui tient à bout de bras le service dans lequel elle travaille, obligée de noter le moindre acte dans un logiciel sur ordinateur qu'elle trimballe comme un boulet de chambre en chambre, chaque acte étant référencé avec un temps moyen permettant de quantifier son travail pour mieux le rationaliser, comme si la prise en soin d'un souffrant ou d'une souffrante pouvait se mesurer et être découpée en petites opérations standardisées. Le travail à la chaîne est partout.

C'est le cheminot d'un centre de maintenance des trains, tirailé entre la responsabilité de la sécurité des voyageurs et voyageuses et les pressions à la productivité qui le poussent à bâcler son travail. La productivité est indifférente aux vies humaines.

C'est l'ouvrier du bâtiment qui s'organise pour dissimuler avec ses collègues les accidents de travail, étant donné que la direction offre des cadeaux aux équipes qui n'en ont pas eu de déclarés. Il faut souffrir en silence.

C'est le petit cadre d'une boîte informatique, qui baigne dans une culture d'entreprise où il doit feindre de dissoudre sa personnalité pour correspondre aux attentes et sourire quand il passe à côté du tableau intitulé « avoir le souci de la qualité de son travail », où un personnage déclare être à 100% de ses objectifs réussis, l'autre lui répondant que ce n'est pas grave et qu'il

fera mieux la prochaine fois. Il faut toujours se dépasser, quitte à finir par en crever.

C'est la femme au RSA, seule avec ses trois enfants dans un trois pièces, qui a arrêté de bosser parce qu'elle n'arrivait plus à s'occuper de ses gosses mais n'arrête pas à la maison, tout en faisant face aux discours lui reprochant de profiter des allocs. Le plus pauvre est toujours le bouc-émissaire de celui ou celle qui est juste un peu mieux loti.

C'est le chômeur qui galère à faire reconnaître son handicap, incapable de bosser, broyé dans les méandres des administrations et devant en attendant continuer à se soumettre aux petites humiliations des agences de gestion des chômeurs et chômeuses, où on vient de l'obliger à suivre le énième stage sur la manière de faire un CV. Il a au moins cette fois-ci échappé à celui sur l'hygiène. *C'est la galérienne qui a autre chose à faire que travailler*, mais qui doit aller se faire exploiter de temps en temps pour faire un peu de blé et calmer les ardeurs de la CAF qui l'a dans le collimateur. Le refus du travail est plein de bon sens, mais n'est pas de tout repos.

C'est la votarde qui va aux urnes sans illusions, mais soucieuse de faire ce qu'elle croit être son devoir, radotant qu'elle a voté pour le moins pire tout en soutenant de loin les gens qui descendent dans la rue contre le gouvernement qu'elle a contribué à porter au pouvoir.

C'est le rebelle, inadapté volontaire au système qui lui bouffe la vie, un sentiment de révolte étincelant au fond des tripes.

Bref, les pauvres, c'est plein de gens, depuis le clodo du coin jusqu'au petit

employé de bureau. C'est toi, c'est moi, c'est nous.

***L'exploitation est sans frontières,
pourquoi la lutte contre
l'exploitation en aurait ?***

Et les pauvres, ce sont aussi bien sûr tous ces exilés qui traversent des déserts et des océans au péril de leur vie, fuyant des guerres, des crises économiques, des ravages industriels... En première ligne de la violence du capitalisme, ils et elles espèrent trouver une vie un peu plus digne, ou juste survivre.

Les discours et les politiques anti-immigration cherchent en réalité à détourner l'attention en pointant du doigt des bouc-émissaires.



Jouer avec la peur de l'étranger, ça permet de pousser à passer ses frustrations sur un ennemi imaginaire tout en laissant tranquille le système et celles et ceux qui en profitent. Cette division artificielle est habilement organisée pour créer l'illusion d'appartenir à une « nation », pour masquer les inégalités, les intérêts antagonistes entre les personnes de positions sociales différentes et les divergences idéologiques. Pourtant, d'un bout à l'autre de la planète, avec ou sans papier, avec chacun et chacune sa réalité singulière, c'est contre un même ordre social que l'on devrait combattre.

Contre la guerre aux pauvres, menons la guerre des pauvres !

Un va-nu-pieds

L'algorithme de la CAF pour réprimer les pauvres

La Quadrature du Net a révélé l'un des derniers raffinements de la guerre aux pauvres. La Caisse d'Allocations Familiales, outil de gestion de la misère et de répression des pauvres, utilise en effet un algorithme de notation des allocataires, visant à prédire lesquels seront indignes de confiance et seront donc rigoureusement contrôlés. La note va de 0 à 1. Plus elle se rapproche de 1, plus la suspicion est grande. Un contrôle est déclenché automatiquement quand la note est proche de 1.

Situation familiale, professionnelle, financière, lieu de résidence, type et montants des prestations reçues, fréquence des connexions à l'espace web, délai depuis le dernier déplacement à l'accueil, nombre de mails échangés, délai depuis le dernier contrôle, nombre et types de déclarations, en tout une quarantaine de paramètres tous plus intrusifs les uns que les autres servent à établir la note.

L'algorithme cible explicitement les plus pauvres : le fait d'être au chômage ou au RSA, de disposer de revenus faibles, d'habiter un quartier défavorisé, de ne pas avoir de travail ou de revenus stables, de consacrer une part importante de ses revenus dans son loyer, de bénéficier de l'Allocation Adulte Handicapé, tout cela participe à augmenter la note. Ce sont donc les personnes qui sont le plus en difficulté qui se retrouvent en plus à subir les contrôles et les pressions de la CAF. Au passage, la CAF se fait avant-garde de la « lutte contre l'assistanat », c'est-à-dire de la guerre aux pauvres.



La guerre aux pauvres est une prérogative du pouvoir. Le capitalisme s'est d'ailleurs développé là-dessus : il naît par le fer et par le sang. Les nouvelles réformes économiques en France – comme ailleurs dans le monde – visent à mettre au pas la plus grande partie de la population dans un capitalisme en restructuration ayant de plus en plus de mal à dégager de la valeur. La parenthèse des quelques garanties sociales en échange de la docilité au système se referme, annonçant une nouvelle brutalisation des rapports sociaux. Transformer la guerre aux pauvres en guerre des pauvres n'en devient que plus urgent !